

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Ecrire franco.

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

Paraissant le Dimanche.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON

Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 3 50

1 fr. de plus par trimestre pour l'extérieur

Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 11 Janvier 1862.

GRAND - THÉÂTRE.

SIVORI. — *Lucrece Borgia*.

L'artisan prend un bois grossier, il le découpe, le contourne, le façonne et crée cet instrument aux formes bizarres qu'on appelle le violon ; mais si cet artisan est en même temps un artiste, s'il se nomme Stradivarius, Amati ou Warner, Gand ou Sylvestre, ce n'est plus un violon ordinaire, c'est une âme enfermée dans une prison sonore, et viennent Paganini ou Vieuxtemps, l'esprit captif chantera sous l'archet et versera des trésors de mélodie dans l'oreille émue et attentive.

Nous avons eu au Grand-Théâtre la bonne fortune d'entendre un de ces rares privilégiés de la nature pour lesquels le violon est tout un orchestre, et qui réaliseraient, si nous vivions au temps de la mythologie, les prodiges d'Orphée ou d'Amphion. — M. SIVORI n'était pas inconnu à Lyon, et le souvenir laissé par son dernier passage devait rendre le public désireux d'assister à son concert.

C'est un éloge banal que de dire d'un artiste

qu'il s'est surpassé lui-même, cependant si le sentiment et l'idée sont en eux-mêmes infinis, les ressources de la parole sont limitées, et à moins de créer des expressions nouvelles, il faut bien retomber dans des redites et même pour M. SIVORI, on est obligé, ne pouvant faire mieux, de s'en tenir à une vieille formule et de dire qu'il s'est surpassé. — Qui n'a pas entendu le *Carnaval de Venise*, le *Rondo de la Clochette*, ou les *Folies espagnoles*, et croit dans sa naïve ignorance que l'art suprême du violoniste consiste à faire convenablement sa partie dans un orchestre ou à jouer gaiement un quadrille, doit aller entendre M. SIVORI pour se convaincre que les merveilles racontées au temps jadis sur Paganini ne sont pas une légende et que l'on peut, avec des cordes disposées sur un chevalet et raclées suivant de certaines règles, arracher violemment l'âme aux préoccupations mesquines de la vie et la plonger tout à coup dans un monde harmonieux où la pensée s'épure, où le rêve vous caresse et vous berce dans un enchantement sans fin.

Le public ne s'est pas montré ingrat pour l'artiste qui lui procurait de si douces jouissances. Des ovations enthousiastes ont été décernées à

Sivori, et l'admiration, épuisée de bravos, s'est enfin produite sous la forme d'une couronne de lauriers d'or offerte à Sivori.

Les enchantements et les attraits n'ont pas manqué aux soirées du Grand-Théâtre. La première représentation de *Lucrece Borgia* est venu clore dignement cette brillante quinzaine. — Nous ne sommes certainement pas assez initiés aux mystérieuses arcanes de l'art musical pour pouvoir, après une seule audition, décider du mérite de la partition. — Ce qu'on peut dire seulement, c'est que l'effet a été saisissant, immense, et que Donizetti, même dans *Lucie* et dans la *Favorile*, a rarement fait preuve d'une imagination plus puissante et d'une inspiration mieux soutenue. La mélodie y abonde, non pas cette mélodie facile et vide de sens, dont les compositeurs italiens ont trop souvent abusé, mais bien la vraie, celle qui vous pénètre, vous ravit et vous enchante, la mélodie qui naît de l'idée et fait corps avec elle. — Les morceaux les plus saillants que nous avons remarqués sont : le final du premier acte, le duo de Don Alphonse et de Vittellozo, mais surtout le trio du troisième acte, le chœur des Shires au quatrième. Quant au dernier acte, d'un bout à l'autre il est remar-

FEUILLETON DE L'ENTR'ACTE LYONNAIS.

du 12 Janvier 1862.

LES LUNDIS DE JACQUES.

IV.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

— Eh !.. parbleu... que tu les marie ! — répliqua intrépidement le bonhomme Renaud.

— Comme tu y vas, toi !..

— Pourquoi pas ? Est-ce que tu ne nous estime pas tous les deux, le père comme le fils ?

— Quant à ça, d'accord. Toi, tu es la probité, l'honneur même... et ton fils vaudra encore mieux. De plus, une aptitude aux affaires, un coup d'œil, une intelligence d'élite. Et je lui dois la vie de ma fille. Tu vois que je n'oublie rien, Jacques, et que je rends toute justice à Maurice.

— En ce cas tu dois être convaincu qu'il aime

sincèrement ta fille, et qu'il la rendrait parfaitement heureuse ?

— Oui. Je te l'avouerai même, je serais enchanté de l'avoir pour gendre.

— Eh bien ! alors ?..

— S'il avait ce qui lui manque.

— Que lui manque-t-il ?

— Une fortune.

Sous ce grand mot, Jacques sembla courber la tête.

Mais, la relevant aussitôt, comme s'il n'eût fait que se replier sur lui-même afin de reprendre un nouvel élan pour la lutte :

— Durand, — dit-il avec un grand calme, — je te remercie de m'avoir parlé aussi franchement, aussi amicalement. Je n'ai plus de craintes pour l'avenir de nos enfants, je suis certain que tu vas consentir à leur bonheur.

Le millionnaire eut un geste de vif déplaisir ; il avait espéré que tout était fini.

— Tu ne veux pas d'un gendre qui aurait les mains vides, — poursuivit Renaud, — c'est trop juste. Mais tu es trop raisonnable pour exiger que lui, jeune homme, il soit aussi riche que toi, alors surtout qu'il possède, c'est toi qui l'as dit, une intelligence d'élite, de l'honneur et de la volonté. Avec ces qualités-là, tu l'as prouvé par ton exemple, on arrive.

Le sourire qui effleura les lèvres de l'armateur prouva suffisamment au père Jacques qu'il avait touché juste.

Aussi s'empressa-t-il d'appuyer davantage encore sur la corde sensible.

— On arrive à gagner des millions, monsieur Durand. Je dirai plus, avant de les avoir en portefeuille, on les a déjà dans le cerveau. Ils étaient dans le tien dès l'âge de vingt ans, comme ils sont aujourd'hui dans celui de mon fils. Tu es un homme trop habile pour ne pas les y voir. Ose dire que non !..

quable, et certainement c'est une des plus belles pages écrites par Donizetti.

Nous ne surprendrons personne en disant que si *Lucrece Borgia* doit être admirée comme un chef-d'œuvre, cet opéra gagne à être interprété par des artistes tels que ceux que nous avons.

M. Wicart, tout en restant l'admirable chanteur que vous connaissez, compose à merveille le rôle de Gennaro et en fait ressortir le côté dramatique et passionné. — M. Castelmarty est un chanteur dont on aime à citer le nom, parce que chaque création nouvelle témoigne de ses efforts constants et heureux pour plaire au public. — Pour M^{me} Barbot, c'est tout simplement merveilleux ce qu'elle déploie de force et de souplesse dans le personnage difficile de *Lucrece*, de science consommée du chant, d'entente parfaite de la scène, de talent de tragédienne. Elle a étonné ses plus fervents admirateurs, ceux qui ne l'avaient vue que dans des opéras-comiques, aux allures calmes et faibles. — Aussi les trois artistes que nous venons de citer n'ont pas eu à se plaindre du public, qui les a rappelés après le troisième acte.

M^{me} Borghèse a admirablement dit la chanson à boire du cinquième acte, et pour ceux qui n'ont pas entendu l'Alboni, ces quelques phrases ont produit un prodigieux effet. — MM. Trillet, Flachet et Metzler, dans des emplois moins importants, ne sont pas non plus à dédaigner, et le duo que chantent ces deux derniers au deuxième acte a été dit avec un ensemble parfait.

A bientôt *Gil Blas* et la *Jolie fille de Gand*, ballet retardé par indisposition de M^{lle} Pitteri.

THÉÂTRE DES CÉLESTINS.

Bénéfice de M^{lle} Touache. — *Nos Intimes*, par V. Sardou.

Tandis que M. About ne peut, malgré de puissants appuis, faire comprendre à la jeunesse des écoles, public habituel de l'Odéon, que son drame de *Gaëtana* est tout simplement un chef-d'œuvre, voici que la comédie nouvelle de M. Sardou, *Nos Intimes*, est en train de devenir centenaire, non-seulement à Paris, mais à Lyon, et partout où elle sera jouée. C'est que, pour réussir au théâtre, il ne suffit pas d'avoir du style, l'imagination brillante, l'esprit bien doué, il faut encore savoir instruire ou plaire, rendre les personnages intéressants, leur prêter des sentiments acceptables, et conduire si habilement son intrigue que le public, en se retirant, puisse dire : J'ai tout compris, et comme tout cela est vrai !

Je n'ai pas la prétention d'analyser ici le talent de M. Sardou ; je laisse à d'autres le soin de cette anatomie littéraire. — On s'en acquitte, du reste, avec un louable empressement. — Nul auteur dramatique n'est placé plus haut en ce moment dans l'estime publique que M. Sardou ; mais il n'en est pas un non plus qui ne soit davantage discuté ou envié ; c'est là un signe incontestable de force ; on ne jalouse que ceux qui ont du mérite, et il est bon qu'un homme de génie ou de talent ait quelques envieux ; que des critiques acerbes, Zoïles ou Aristarques, épluchent ses œuvres ; au moins les fumées de l'orgueil ne lui troubleront pas la tête, tout ne sera pas encens pour lui, et la coupe d'ambrosie aura la goutte d'amertume qui garantit de l'ivresse.

Au surplus, un seul des reproches qu'on adresse à M. Sardou a une apparence de gravité ; on l'accuse d'avoir puisé un peu partout l'idée de sa comédie, d'avoir mis à contribution les *Faux*

Bonshommes, la *Considération*, M. Perrichon, et bien d'autres pièces dont les noms m'échappent. A cela le prévenu a répondu comme faisait Molière de son temps, comme avait fait Virgile, le grand spoliateur d'Ennius, et comme pourrait le faire le geai paré des plumes du paon, si elles lui allaient mieux qu'au paon lui-même : « Je prends mon bien où je le trouve ; pilliez-moi à votre tour, mais à la condition de faire mieux que je n'ai fait, et des deux mains je vous applaudirai. »

L'action de *Nos Intimes* peut se raconter en peu de mots.

M. Caussade est riche ; il a, d'une première union, une fille charmante, sa seconde femme est belle et gracieuse ; doué d'un cœur facile et généreux, il accueille et traite en intimes tous ceux que les hasards de la vie lui ont fait rencontrer, et qui pour tout autre seraient à peine des connaissances. — Un de ses voisins de campagne, M. Tholozan, médecin amateur, entreprend de lui dessiller les yeux et de le sauver de son insu des périls où voudraient bien l'entraîner cette cohorte d'oiseaux de proie ; il les lui montre rapaces, envieux, hargneux et le cœur gonflé de fiel ; s'il ne lui prouve pas que le plus jeune, le mieux aimé de tous ses soi-disant intimes, en est le plus perfide, puisqu'il en veut à son honneur d'époux ; s'il se contente de parer les coups portés à cet honneur, en aidant l'épouse qui, un instant, a été sur le point de faillir, à refouler dans son sein un sentiment coupable, c'est qu'il porterait un coup mortel à l'esprit de cet homme, trop bon et victime de sa confiance. — Conclusion : Les faux amis s'éloignent et le seul véritable intime est celui qu'on regardait comme un voisin insignifiant : aussi Caussade récompense

— Mais, malheureux !.. Sais-tu bien ce que je donne à ma fille...

— Je ne te demande pas quelle sera la dot de M^{lle} Clémentine, mais bien quelle devrait être la dot de Maurice.

— A quoi bon !

— Dis toujours. Voyons quel serait ton chiffre pour lui... pour moi.

— Tu le veux absolument.

— Je t'en prie.

Eh bien !... deux ou trois cent mille francs... pour le moins.

— Mettons, deux cent mille.

— Eh ! tu ne les as pas, mon pauvre Jacques.

— Assurément, non. Mais il faut que je te conte une histoire.

— Une histoire !

— Oui, la mienne.

M. Durand haussa les épaules

— Il le faut ! — exigea dignement le père de

Maurice.

— Allons !... va... puisque tu y tiens absolument. Mais, je t'en préviens, tout ce que tu pourras dire ne changera rien à ma résolution.

— Peut-être !...

Le bonhomme Jacques se carra dans un large fauteuil, parut un instant se recueillir et commença ainsi.

V.

Il y a de ça une trentaine d'années, j'en avais vingt-cinq alors, et j'étais un bon ouvrier, mais noceur en diable.

Un vrai héros de guinguette.

J'y festoyais régulièrement le dimanche et le lundi, quelquefois même le mardi.

Ce qu'il y a de pire, c'est que, non content de mal faire moi-même, je débauchais encore les camarades.

Entre autres, un pauvre garçon nommé Jean-Marie.

Il était marié celui-là, père de famille.

Un soir, dans une rixe, il reçut un coup de bouteille sur la tête, et tomba mourant à côté de moi.

Ce n'était pas ma main qui venait de frapper. Oh ! non... je le jure devant Dieu !

Mais c'était moi qui l'avais entraîné au cabaret, c'était ma faute.

En expirant dans mes bras, il me regarda d'un air de reproche. Oh ! ce regard-là, je l'ai revu bien des fois en rêve !

Puis, avec toutes sortes d'angoisses et de prières dans cet adieu suprême, il avait murmuré :

— Ma pauvre femme ! ma pauvre petite Jeanne.

Jean-Marie avait une fille qui s'appelait Jeanne.

J'étais gris ; ces quelques mots-là me dégri-sèrent du coup.

Je rentrai chez moi tout honteux, tout pensif, et durant la nuit suivante, je ne pus dormir.

(La suite au prochain numéro.) Ch. DESLYS.

son dévouement en lui donnant la main de sa fille.

Nos Intimes auront à Lyon un grand et durable succès, malgré la critique absurde qu'on s'adresse à la pièce, la taxant d'immoralité dans une des scènes du troisième acte. Je ne connais rien de plus niais que ce reproche banal d'immoralité, et j'en veux mortellement à tous ceux qui, faisant un grand étalage de sentiments honnêtes, s'arment de leur pudeur offensée pour condamner à ce titre une œuvre littéraire.

Soyez réellement chaste, ayez l'imagination calme, fuyez le dévergondage de vos propres idées et vous ne trouverez pas inconvenant l'expression ou la peinture d'un sentiment naturel.

Je ne crois pas être aussi corrompu que le marquis de Sade, et j'avoue cependant que je ne trouve rien d'immoral ni d'indécent à cette scène des *Intimes* où Maurice déclare à Cécile sa passion et la lui exprime d'une manière très-vive.

J'ai dit que *Nos Intimes* auraient un grand succès, j'ajoute que, pour une bonne part, ils le devront aux interprètes de la pièce, et en premier lieu à M. Vienne, l'habile régisseur du théâtre des Célestins, qui a su si bien les mettre en scène.

M. Dorsay, un comédien d'élite celui-là, a été singulièrement remarquable dans le rôle de Caussade; toutes ces nuances de bonhomie et de sensibilité, ces effets de comique naturel et de sentiments contenus, qui rendent si difficile le personnage, ont été traduits par M. Dorsay avec un rare bonheur. — M. Lebrun étudie et compose ses rôles avec une netteté, une précision qui en font de véritables emporte-pièces. On ne saurait être plus franchement égoïste, plus foncièrement rageur et haineux qu'il ne l'est sous les traits de Marécat. — Quant à M. Dutasta, c'est toujours le premier financier de France.

C'est à M. Lemaitre qu'était échu le rôle scabreux de Maurice; il fallait faire accepter au public ce personnage, intéressant au début par sa jeunesse, mais devenant odieux quand il abuse de son titre d'ami pour violer les lois que l'amitié impose et outrager la sainteté du mariage. C'était là le difficile, et M. Lemaitre y a réussi. Il a eu assez de flamme dans le regard, de passion dans la voix, de chaleur et d'entraînement pour faire excuser la conduite de son héros et sauver ainsi ce que la situation pouvait avoir de critique.

Le personnage principal de la pièce est Tholosan; c'est un Desgenais moins incisif et moins sceptique que celui des *Filles de Marbre*. On voit que l'auteur a laborieusement travaillé ce rôle; qu'il y a dépensé des trésors d'esprit; tous les

mots portent. — C'est là une création importante pour M. d'Herblay, et il serait injuste de ne pas reconnaître qu'une bonne partie des bravos qui accueillent chacun des aphorismes de ce médecin spirituel et railleur, s'adresse moins aux idées, aux sentiments exprimés qu'à l'acteur qui les exprime.

Dans cette pièce, les moindres personnages sont leur valeur, et, pour être équitables, il faut n'en omettre aucun; ni M. Lamy, qui joue un zéphir de l'armée d'Afrique et promène dans l'action sa figure bronzée et ses gestes d'icoglan; ni M. Octave, un bibliophile d'une espèce dangereuse, car il ne rend pas les livres qu'il emprunte; ni, enfin, M. Lureau, un vrai jardinier d'opéra comique.

Ecrire que M^{lle} Derieux a été ravissante, c'est traduire par un cliché l'opinion du public, et M^{lle} Derieux a trop de talent pour qu'une phrase stéréotypée puisse suffire. Je ne puis dire qu'une chose, c'est que M^{lle} Derieux s'est montrée femme, dans la réelle acception du mot, d'un bout à l'autre; qu'elle a joué tout le temps en actrice qui comprend jusqu'aux moindres finesses de son rôle; mais, où elle s'est montrée profondément comédienne, c'est dans cette fameuse scène du troisième acte. Elle a eu de sincères défaillances, des retours soudains d'énergie; une sublime révolte entre l'amour qui l'envahissait, enfin elle a éloquemment rendu ce moment d'énergie où la femme qui se sent glisser dans l'abîme fait un suprême appel à sa vertu et triomphe du séducteur.

M^{me} Michon a été, sous les traits de Madame Vigneux, la digne et respectable compagne qu'il fallait à ce nouveau M. Dufourré.

M^{lles} Jouve, Vernet et Préher n'ont pas dans la pièce des emplois d'une importance de premier ordre, mais il est impossible d'être une sous-brette plus accorte, plus vive et plus semillante que M^{lle} Jouve, comme aussi de rencontrer des ingénuités de la valeur de M^{lle} Vernet. Quant à M^{lle} Préher, je déclare bien hautement que si tous les collégiens de quinze ans avaient une mine aussi espiègle et mutine que la sienne quand elle paraît sous le nom et avec le costume du jeune Raphaël Marécat, les maris n'auraient qu'à bien se tenir.

CH. MAURIS.

PETITE CHRONIQUE.

Demain, dimanche, à une heure, aura lieu à l'Alcazar, une grande matinée musicale donnée par la Fanfare Lyonnaise, dirigée par M. Joseph

Luigini. Le programme est des plus séduisants. Sans aucun doute, notre public ne laissera pas échapper l'occasion d'applaudir soit la Fanfare Lyonnaise, soit M. Melchissedec et M^{lle} Desterbecq, qui prêtent leur concours à cette solennité musicale.

— Le Carnaval est commencé et déjà deux Nuits féeriques, données à l'Alcazar, nous ont prouvé que ces bals ne seront pas moins fréquentés cette année que les précédentes.

Il est inutile de redire ici toutes les séductions des Fêtes de nuit de l'Alcazar: tout le monde à Lyon sait qu'elles n'ont pas de rivales. Dans une prochaine revue, nous vous parlerons des nouvelles compositions dansantes qui forment le répertoire de cette année, et que, sous la direction de D'ANCRE, son habile chef, l'orchestre exécute avec la précision qui le distingue.

— Depuis l'installation du cirque Franconi, les grands journaux de notre ville ne tarissent pas d'éloges sur les artistes qui composent la troupe de M. Bastien Franconi.

Nous ne pouvons que nous mêler à ce concert d'éloges, qui ne sont qu'une justice rendue à l'intrépidité des écuyers, à la grâce des écuyères, à l'adresse et à la force des clowns, bref au talent de tous.

F. B.

L'HÉRITAGE DE TANTALE.

I.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

La sonnerie d'une pendule vint avertir l'honnête Strasbourgeois de l'heure du devoir.

Aussitôt il abandonna le champ de la rêverie et des distractions archéologiques; suspendant sa pipe au trumeau, il passa un habit de ville et s'apprêta à sortir.

Un dernier coup d'œil dans la place lui montra le facteur de la poste portant en éventaire cette boîte de Pandore qui chaque jour éveille ou éteint tant d'espérances, donne tant de joies ou de douleurs à ceux qui sont aux prises avec les grands événements ou les incertitudes de la vie.

M. Tribert fit cette réflexion en constatant pour l'heure présente son désintéressement dans les drames et les romans timbrés dont il voyait passer l'impassible agent.

— Je n'ai rien à attendre de ces carrés de papier, si ce n'est à la Krutnau pour quelque question de calicot, pensa-t-il en prenant son chapeau.

Mais sa conviction reçut net un formel démenti.

On sonnait à sa porte.

— Oh ! oh ! fit M. Tribert, me serais-je trompé, et aurais-je quelque chose à démêler avec les mystères de la boîte aux lettres ?

Un domestique interrompit la soliloque et prouva l'affirmative en apportant une enveloppe de solennelle apparence. La lettre portait le timbre de Bruxelles.

— Que me veut-on en Brabant ? je n'y connais personne. Voyons.

M. Tribert lut les lignes suivantes ;

« Monsieur, l'art médical vient de faire une » grande perte dans la personne de M. le docteur » Van Koëck, l'une des capacités de la ville de » Bruxelles... »

— Je le regrette pour les malades bruxellois, fit M. Tribert en s'interrompant ; pour moi, je n'ai aucune raison de partager leurs regrets. Il y a erreur. Voyons pourtant :

« ... La catastrophe n'a pas pris votre ami au » dépourvu. Il avait fait ses dispositions qui vous » désignent comme exécuteur testamentaire... »

Suivaient deux ou trois phrases de doléances dans le style officiellement sentimental à l'usage des gens d'affaires. — Le tout était signé Van Vylder, notaire à Bruxelles.

— Quelle est cette énigme ? Je ne connais pas ce docteur flamand, mon ami, comme dit le notaire brabançon. On se trompe certainement.

Pour sortir d'embarras, M. Tribert se rendit au poste télégraphique et le chargea de cette réponse laconique :

» Dyonisius Tribert, de la maison Muler et C^e, » rue de la Krutnau, à Strasbourg, déclare ne » pas connaître le docteur Van Koëck, il n'a » donc aucun titre aux fonctions d'exécuteur de » ses volontés. »

Une heure après, maître Van Vylder ripostait par ce message :

« Il y a pas d'erreur, les détails sont précis. » La mission est formelle. — Venez le plus tôt » possible pour accomplir les intentions de » votre ami. »

Il y tient ! pensa le destinataire ; après tout la chose est originale ; pourquoi n'irais-je pas en Belgique ? s'il y a des quiproquos j'aurai le dédommagement des curiosités peintes et bâties du pays de Rubens et de Van Dyck ! Il y a longtemps que je remets à les visiter, c'est une occasion.

Il renvoya donc ces deux mots :

« J'accepte ; j'irai. »

Le surlendemain, M. Tribert prenait place

dans le chemin de fer et gagnait la Belgique.

II.

Et cependant dans l'après-midi du même jour, le digne homme se montrait à cheval, dans les rues de Nancy, passant gravement au milieu des sourires dont le saluaient les lanciers de la garnison en faisant sonner leurs éperons sur l'ancien pavé ducal.

Il allait à bâtons rompus à travers la ville neuve et la ville vieille en établissant consciencieusement le bilan historique du duc René, celui d'Antoine-le-Bon et le lot de Charles V de Lorraine, ce Jean-sans-Terre du duché, sans oublier Stanislas Leckinski.

Comment le brave Strasbourgeois se trouvait-il ainsi à Nancy, faisant de l'archéologie équestre au lieu de se rendre à Bruxelles ?

La réponse est aussi simple que la question est naturelle :

Chemin faisant, M. Tribert avait pensé à une affaire de sa maison avec un correspondant de Nancy. Il s'était arrêté, et comme la personne était absente, il utilisait ses loisirs.

Après une revue du palais ducal, des Cordeliers, de Sainte-Epvre, de la Chapelle-Ronde, de l'inévitable place Stanislas ; après une station en face de la maison de Jacques Callot, l'auteur fantasque et profond de *la Tentation*, le dessinateur des grotesques de cape et d'épée et des bohémien, M. Tribert gagna la porte d'Orphée de Galéan, qui ne l'arrêta guère. Bientôt il mit pied à terre derrière le faubourg et sembla tomber dans une méditation profonde. Il n'y avait cependant, devant lui, qu'un étang aux eaux douteuses, hérissées de joncs, de glaïeuls, des roseaux et placardées des feuilles sombres du nénuphar. Sur l'une des rives était une croix.

Pour expliquer cette longue station, il suffira de dire que l'étang était celui de St-Jean, et la croix, une restauration de celle que le duc René avait fait élever à la fin du XV^e siècle.

Or, c'était le champ de bataille des Bourguignons et des Lorrains dans la fameuse année 1477, que le voyageur cherchait à retrouver ; c'était là, en effet, qu'au mois de janvier, Charles-le-Téméraire avait trouvé la défaite à laquelle il n'a pas survécu. Criblé de blessures, abandonné sur la glace et à moitié dévoré par les loups, le duc de Bourgogne a donné au marais St-Jean une célébrité européenne.

AMÉDÉE AUFAYVRE.

(La suite au prochain numéro.)

MÉLANGES.

Un bohème invité à un grand dîner passait joyeusement en revue, tout en mangeant son potage, une demi-douzaine de verres alignés devant son assiette. Un domestique s'approche et lui offre du vin. Le bohème tend le plus petit de ses verres.

— Pardon, monsieur, dit le domestique, c'est du vin ordinaire.

— Raison de plus, fait l'autre, je garde les grands pour les vins fins ; c'est bien plus naturel.

Ce n'est pas seulement à l'extérieur de certains établissements que se voient les inscriptions bizarres, impossibles, lesquelles provoquent le sourire, ou font parfois le désespoir du lecteur.

Voici la carte du jour d'un restaurant d'une commune voisine, carte soigneusement placée sous verre, — et dont nous garantissons la rigoureuse exactitude. A la suite de la nomenclature imprimée des mets invariables, se détachent, en écriture fantastique, les hiéroglyphes suivants :

Vaut osé Pinare

An Gilles ala perciade

Gras tein de Mak à Ronie

Arico aluil

N'avait tô jut

Caro te rouge

Pomme ô jut.

C'est le cas ou jamais de dire avec le poète :

« Devine si tu peux et choisis si tu l'oses ! »

Sur le boulevard Saint-Denis, un cabriolet de remise avait failli renverser une pauvre vieille qui traversait la chaussée. Le voyageur pousse un cri d'effroi.

— Oh ! n'ayez pas peur, bourgeois, dit le cocher ; j'ouvre l'œil ; c'est mon intérêt, d'ailleurs, car si j'écrasais c'te vieille femme, on me la ferait payer comme une neuve.

Dans un bourg des environs de Nancy, M. X..., riche propriétaire, donnait un bal auquel était convié entre autres le fils du maire du chef-lieu voisin. A son entrée dans les salons, M^{me} X... voulant sans doute lui faire un compliment, le salua de ces mots : « Enfin c'est vous, Monsieur, vous si jeune et déjà le fils du maire de Nancy. »

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSRY,
Rue Mercière, 92.